

Enfant, je lisais tout, même le Dictionnaire philosophique de Voltaire si je ne comprenais rien, ce n'était pas grave. L'après-midi j'allais à l'église écouter de la musique, c'était du Bach, mais j'ignorais qui il était...

Arrivée à Rio, j'ai rencontré des peintres, mais c'était surtout les poètes qui m'intéressaient. On se frotte à ce que l'on aime, non ? Comme au Brésil, on ne pouvait rien faire et qu'il fallait m'affirmer et retrouver ma liberté de femme, je suis partie aux Etats Unis où j'ai entamé des études d'histoire de l'art et de littérature. J'écrivais des poèmes qui ont été publiés dans des journaux. J'ai eu la révélation de la peinture quand j'ai découvert celle de Van Gogh, ses merveilleux soleils, ses cyprès déliés, ses ciels de folie pleins d'étoiles... Et ses *Mangeurs de pommes de terres*... Et Meyer Shapiro, qui fut mon professeur a su me passionner pour l'art de la Renaissance à l'art moderne. C'est ça qui m'a conduit à vouloir visiter l'Europe où là, j'ai été particulièrement émue par les peintres de l'Expressionnisme allemand, que ces salauds de nazi traitaient de dégénérés.

Et de fil en aiguille, cela m'a conduit vers CoBrA, Corneille, Appel, puis Pouget, Max Ernst... Mais aussi les autodidactes, les naïfs et l'art brut, pour lesquels j'ai une grande tendresse.

Vous arrivez à Paris en 1951 et vous organisez des expositions "nomade"... Qu'est-ce qui vous a conduit dans cette voie ?

Je devais gagner ma vie ! Je n'avais pas de fortune, il fallait que je travaille pour acheter des tableaux car je ne voulais pas être galeriste, (je n'aime pas vendre des tableaux, c'est pour cette raison que j'ai une si grande collection... mes invendus !).

Ma première exposition nomade, je l'ai financé avec l'argent destiné aux sports d'hiver avec les enfants ! Pour cette première exposition, j'avais demandé aux artistes de faire des tableaux au format "œil de bœuf" – rond ou ovale –. C'était pour ne pas faire

comme tout le monde, mais aussi parce que mon idée était qu'avec un tel format, les artistes allaient avoir une gestuelle différente, c'était une époque où l'on voulait voir autre chose. Je voulais que l'on travaille pour

moi. Mes expositions s'intitulaient "Cérès Franco présente..." Et cela n'a pas arrêté pendant dix ans avec plus de 180 artistes. Cela faisait des jaloux. Les artistes me disaient "Il te faut une galerie".

ENTRETIEN AVEC
PATRICE BOUVIER **Cérès Franco**

L'art aux larmes

DEPUIS 1951, DATE DE SON ARRIVÉE EN FRANCE, CÉRÈS FRANCO
A UN ENGAGEMENT TOTAL DANS LA VIE, POUR ELLE,
ET POUR LES ARTISTES QU'ELLE AIME.

SES CHOIX ET SES PASSIONS DE GALERISTE ENGAGÉE LUI ONT PERMIS
DE SÉLECTIONNER PEINTURES, SCULPTURES, DESSINS, OBJETS QUI CRÉENT UN MONDE.
POURTANT, ELLE S'INQUIÈTE QUE CETTE COLLECTION,
SUPERBEMENT PRÉSENTÉE À LA COOPÉRATIVE À MONTOLIEU,
NE SOIT UNE CHARGE TROP ÉNORME POUR PERDURER.



Et cela a continué avec une galerie
que vous avez nommé
l'Œil de bœuf...

En 1972, j'ai pris pied rue
Quincampoix, un petit lieu où les maraîchers
des Halles entreposaient leurs diables. J'ai fait
l'inauguration avec "Les Chroniques de l'œil
de bœuf", une rétrospective de tout ce que
j'avais fait, c'était au moment où le Grand
Palais présentait l'exposition 72/72 en préfigu-
ration du Centre Beaubourg... Culotté, non ?

Quelle était la nature de vos relations
avec les artistes ?

Corneille disait de moi que j'étais
une découvreuse d'artistes, une passeuse.
Je fréquentais des peintres abstraits déjà sur
les rails, mais je voulais montrer autre chose
– Marcel Pouget, Michel Macréau... Une
autre image du monde. Montrer leur passion,
le sang qui est dans leur art. Certains sont
morts, comme Bandera, Gabriella Simossi,
Ahmed Cherkaoui qui m'a présenté Chaibia...

A travers chacun d'eux, j'ai pu voir la leçon
humble et passionnante de leurs vies vouées
au travail et à l'accomplissement inlassable
de leur vocation.

Je voulais faire de ma vie quelque
chose d'intéressant, c'est donc par respect de
moi-même que j'ai toujours tenu l'engage-
ment d'aider les artistes comme ceux qui
étaient des réfugiés politiques communistes,
mais je n'appartenais à aucun parti. Je ne suis
qu'une humaniste.

Vous avez inauguré
La collection Cérés Franco à Lagrasse en 1994
puis fermé la galerie en 1997.

Comment envisagez-vous votre présence
au monde de l'art aujourd'hui ?

La collection a toujours été une
passion, j'ai toujours voulu être entourée
d'œuvres d'art. Avec ma galerie, surtout dans
les années 80, si j'avais aimé l'argent, j'aurais
pu en gagner beaucoup, mais je ne voulais
pas vendre des œuvres que j'avais achetées
en économisant centime après centime.

L'art est émotion. L'art m'aide à vivre : l'art c'est ma patrie. ■

En fin de vie, on prend conscience
de ce qui compte vraiment. Je ne vais pas
emporter tout ça comme un pharaon dans
sa pyramide. J'aurais voulu, donner ma
collection à un organisme public, la collection
devait être présentée à Carcassonne, mais
de nouveaux élus à la Mairie ont refusé de
suivre ce qui avait été décidé, et cela ne
s'est pas fait. Par respect pour les artistes et
pour que leurs œuvres ne tombent pas dans
l'oubli je me suis dit qu'il fallait créer un lieu.
J'ai dû vendre mon appartement pour entrer
dans cette aventure. Maintenant la collection
a trouvé sa place à la Coopérative de
Montolieu, un lieu magnifique où mes
tableaux leur trouvent place, et c'est superbe !

Le jour de l'inauguration,
j'ai vu quelques larmes...

Rien que pour ces larmes, cela
valait la peine de faire cette collection
L'art est une histoire, l'art te raconte.
C'est le cœur, c'est l'esprit qui s'ouvre.

Plus qu'un choix, cela s'est fait en douceur, normalement, comme une évidence,

sans avoir à peser d'éventuels arguments. Plus
qu'un choix, cela s'est fait en douceur, norma-
lement : à 16 ans je faisais de la musique de
façon intensive ; de la musique je suis passé à
la photo puis à la peinture pour aboutir au
dessin. Tout cela se déroule sans heurts.

Plus que de pratique artistique,
il s'agit d'assumer d'être un artiste, d'en penser
les implications notamment. Comme tout
élément évident – et je reprends ce mot
sciemment – l'engagement est une ques-
tion que je ne me pose pas, mes choix de vie
sont par définition un engagement tout
comme je m'engage à vivre.

Richard Laillier

L'art doit-il être au service
d'une cause ? Tout dépend de ce que l'on
appelle une cause. La cause que je défends et
qui me semble la seule possible est le fait de
m'impliquer en tant qu'artiste dans le groupe
social. Créer est un acte que je pense positif,
la barbarie et la guerre sont destructeurs,
créer par définition leur est antinomique. ■